

Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute

Laure Brayer

► **To cite this version:**

Laure Brayer. Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute. 2015, <http://lcv.hypotheses.org/9446>. hal-01162957

HAL Id: hal-01162957

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01162957>

Submitted on 28 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Billet publié sur Le Cresson Veille et recherche : <http://lcv.hypotheses.org/>

Dans l'onglet Recherche, Catégorie : Enquêtes dans la vallée du Vénéon : sons et rapports à l'environnement

Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute

Par [Laure Brayer](#) · 17 mars 2015

Ce billet est accompagné de “Notes de terrains filmées”. Il s’agit de courts fragments vidéographiques – des vues – enregistrés sur le vif, *in situ*, à la manière de rapides notes ou croquis posés sur les feuilles d’un carnet compilant premières impressions et éléments d’observation. Suite à l’exploration du terrain, certaines de ces notes filmées ont été assemblées dans un film intitulé *Le long du Vénéon* qui a été projeté aux habitants à la fin de la séance *in vitro* (cf infra).

Lorsqu’on arrive dans la vallée du Vénéon un premier constat s’impose, littéralement : celui d’être en relation directe avec le paysage, d’être au cœur d’un environnement plus large. Cette impression de sur-présence de l’environnement s’exprime d’abord sur le plan visuel. Effectivement, il n’est pas nécessaire de porter le regard au loin pour prendre connaissance des montagnes alentours : ici la masse rocheuse s’impose, frontale. Elle annule l’horizon et la hauteur des reliefs force d’une rotation la tête de celui qui les regarde, ses yeux allant ensuite courir le long des cimes.

Cette barrière visuelle, étagée est constituée de plis et de replis épais dans lesquels on peut lire à la fois les mouvements de la matière vivante – éboulis, pierriers, chutes d’arbres dues à l’érosion ou aux intempéries, ou conquête de la végétation sur tel flanc rocheux – tout comme la lente croissance des roches – forces en présence dont le mouvement de poussée encore actif nous semble pourtant exister depuis la nuit des temps. Cette masse ne nous fait pas uniquement face : elle nous entoure. Lorsque l’on se tient à la Bérarde, c’est-à-dire à la fin du chemin carrossable, on se trouve tout autant au bout du monde que pris au centre d’un petit univers.



Figures 1 et 2 : Photographies aériennes (issues du site Google Maps : URL : <https://maps.google.fr>) sur lesquelles on identifie l'extrémité Sud de la route départementale 530 qui prend fin à la Bérarde, dernier village de la vallée du Vénéon. Le torrent éponyme prend naissance dans un glacier situé quelques kilomètres en amont.

Si c'est d'abord visuellement que l'environnement se révèle lorsqu'on est dans cette vallée de haute montagne, il se manifeste de manière tout aussi franche par d'autres biais. Ici tout le système sensoriel et ses différentes modalités se trouvent stimulés de façon amplifiée. La peau est en contact avec des températures basses, avec le soleil – qui, se levant plus tard et tombant plus rapidement derrière les massifs montagneux, se trouve aussi plus brûlant à cette altitude (la couche atmosphérique filtrant moins les UV) et réverbéré par les surfaces enneigées –, avec le vent, la neige, la pluie... Se déplacer à pied sur le sol accidenté et rarement plat sollicite les muscles, les tendons, les os et les articulations, c'est-à-dire plus globalement l'ensemble des propriétés proprioceptives et kinesthésiques de l'organisme. Et concernant la dimension sonore, si l'écho du tonnerre renvoyé par les multiples parois s'abat au rythme des orages, c'est de façon quasi-constante (à part au plus froid de l'hiver) que le son de l'eau qui coule (Vénéon, cascades et autres affluents du torrent) enveloppe inlassablement le visiteur d'un « grondement puissant & continu » (d'après l'expression de juL McOisans dans [*Une infinité de nuances de bruits colorés*](#)).

Comme si, au cœur de cette vallée, tous les curseurs des facteurs d'ambiance (thermiques, aérauliques, lumineux, acoustiques, etc.) étaient poussés un peu plus loin que d'ordinaire ; amenant ainsi, au cours de l'exploration du terrain, les citadins que nous sommes – nous, enquêteurs – à soudainement percevoir que nous percevions, c'est-à-dire à remarquer la sollicitation active de l'environnement, comme une brèche dans nos habitudes perceptives.



Figure 3 : Sur la route menant à la Bérarde. Photogramme issu des notes de terrain filmées.

Cette relation avec l'environnement, aussi frontale et saisissante soit-elle lorsqu'on arrive dans les lieux, peut être vécue au quotidien selon des modalités diverses et solliciter différentes échelles. Celles-ci orientent les éléments de réponses aux questions que nous nous posons à l'origine de ce projet, à savoir : Qu'entend-on lorsqu'on est en présence du Vénéon ? Peut-on parler du bruit (ou du son) entendu et de son écoute ? Et comment, lorsqu'on habite la vallée, en parle-t-on ? Le texte à paraître d'Anthony Pecqueux (Cf : "*Lire le torrent et "l'entendre comme" une berceuse* – billet [LCV](#) à paraître), en traçant certaines figures de "lecteurs du torrent", fait l'hypothèse d'une écoute et d'une parole liées à une appréhension synesthésique et configurées par les pratiques et les rapports que ces "lecteurs" entretiennent avec le Vénéon. Il relève, à la suite de [David Abram](#), différents modes de perception-participation de l'organisme à son environnement. En allant dans le même sens, je souhaiterais proposer ici quelques rapides remarques liées, d'une part, au mode d'engagement à partir duquel le corps est en relation avec l'environnement et, d'autre part, à l'échelle des objets d'écoute (ou plus globalement des objets de perception et d'attention) qui en découle.

Il me semble que nous pouvons relever **deux modes d'engagement principaux dans le rapport à la vallée et**, plus spécifiquement, **dans la relation au Vénéon** :



Figure 4 : Le pont "romain" (Pont de la Lavey et la Raja). Photogramme issu des notes de terrain filmées.

– **Le premier se caractérise par une forme de fixité et de distance** : l’observateur considère le cadre environnant à travers l’idée de paysage moderne, en prenant le parti d’un rapport esthétique et distancié à l’environnement. L’environnement est alors appréhendé dans sa globalité, c’est-à-dire au travers d’une **échelle large** qui permet de penser l’espace comme composé d’entités identifiables importantes mais cependant peu détaillées et dont les contours demeurent assez flous. Il s’agit ainsi de l’échelle du cadre paysager dans lequel s’inscrit le Vénéon comme torrent distinguable (avec une source, un aval et un amont, une rive droite et une rive gauche). Dans ce mode d’engagement, la montagne est considérée en premier lieu comme un « *décor* »^[1] que l’on peut savourer (« *c’est un petit paradis ici* »). À cette échelle, la vue du Vénéon, de la « *trajectoire de cette eau bleue, turquoise, translucide* », est alors considérée comme « *un régal visuel, esthétique* ».



Figure 5 : Rafting sur le Vénéon. Photogrammes issus des notes de terrain filmées.

– **Le deuxième mode d’engagement tient du mouvement et de l’immersion dans l’environnement**, qui relève alors moins du paysage admiré que du territoire connu car parcouru. L’échelle n’est plus celle de la vallée : elle se veut maintenant **plus resserrée**, plus locale et détaille de petits lieux singuliers d’où jaillit l’eau sous différentes formes (sources, névés fondants, ruissellements, petits rus au fond d’un pierrier) et souvent de façon éphémère (orage, fonte des neiges après une journée ensoleillée, etc.) et/ou cyclique (selon les saisons). Et si cette échelle ne permet pas l’appréhension du torrent dans sa globalité, elle précise néanmoins certaines caractéristiques d’un tronçon, d’une confluence – comme la rencontre du Vénéon et de la Muande ci-après –, bref, d’une situation spécifique.

Ces différents rapports à l’environnement, qui ne sont d’ailleurs pas exclusifs l’un de l’autre – une même personne pouvant passer d’un mode d’engagement à l’autre –, ainsi que les deux échelles relevées, me semblent intéressants lorsqu’on considère l’écoute. Effectivement, si à grande échelle il est peut-être possible de qualifier la physionomie d’une vallée (au moins d’en dresser le portrait à grands traits), cela semble beaucoup moins aisé lorsqu’il est demandé d’entendre et de qualifier le son d’une vallée ou d’un torrent : on entend difficilement “le” bruit d’un torrent. Tout au plus celui-ci peut-il être qualifié de « *bruit de fond constant* ». À l’inverse, on entend plus facilement déjà une somme de configurations spatiales, matérielles, qui amènent l’eau à sonner ou à tinter de telle façon, lorsqu’elle rencontre tel élément et que ce son est réverbéré ici ou là par telle surface rocheuse : « *un clapotis d’eau sur les cailloux* », « *on entend l’eau qui ricoche* ». Ainsi, s’il est difficile pour les habitants de la vallée de décrire à brûle-pourpoint le son du Vénéon, cette opération de description sonore paraît moins délicate lorsqu’elle est associée à une mémoire située.



Figure 6 : Séance *in vitro* : entretien collectif sur écoute réactivée, à la Cordée, Saint-Christophe-en-Oisans.

La connaissance et la mémoire des lieux se sont révélées être des éléments primordiaux de l'écoute et des échanges lors de l'entretien collectif sur écoute réactivée initié par Thomas Geay, l'un des hydrologues de l'équipe et mené en novembre 2014 à [La Cordée](#), point névralgique de la vie de la vallée. Cet entretien – séance *in vitro* qui a eu lieu à la suite d'une première enquête qualitative *in vivo* – a réuni huit habitués de la vallée (habitants ou personnes ayant un rapport quasi-quotidien aux lieux car y pratiquant une activité professionnelle). Ces participants étaient invités à réagir à la diffusion de plusieurs séquences sonores composées d'enregistrements réalisés principalement (mais non exclusivement) sur les rives ou à proximité du Vénéon. Au cours de ces exercices d'écoute nous avons pu remarquer que les participants étaient attentifs à des indices sonores permettant de spatialiser plus facilement la scène entendue. Ainsi, l'écoute de chants d'oiseaux (dont la présence renvoie à celle d'arbres) associés à une certaine intensité de la puissance de l'eau, permet à l'auditeur qui connaît la vallée de déterminer un ensemble de lieux d'enregistrement possibles répondant aux caractéristiques sonores entendues.

Ces indices recherchés sont souvent liés à la présence humaine et au territoire anthropisé (voix, cloches d'église, véhicules, etc.) ou à la présence animale (chants d'oiseaux, cris de grenouilles, etc.). Mais ils s'attachent aussi aux qualités du relief, à la matérialité et à la forme des lieux qui se trouvent ainsi particulièrement détaillés (vallée étroite, encaissée, qui « fait écho », ou, au contraire, sensation de « largeur de la vallée », l'espace étant alors qualifié d'« ouvert » ou de « plat »). C'est encore une lecture hydrographique du lieu qui est à l'œuvre au cours de l'écoute : les qualités d'écoulement du torrent (s'« il est puissant mais pas tempétueux », c'est que l'enregistrement a dû être réalisé plutôt en amont), et tout ce qui pourrait y participer (« le petit affluent », « la cascade », « un petit bras », « un ruissellement ») font l'objet d'attention.

Bref, **l'écoute décontextualisée cherche à recontextualiser** : elle est attentive à tout ce qui fait qu'un lieu sonne d'une certaine manière. Il en va ainsi des caractéristiques spatiales, mais aussi temporelles, puisque les sonorités du torrent varient selon les épisodes météorologiques, mais aussi au fil des saisons, selon les différents stades de la transformation de l'eau par exemple (à la fonte des neiges, « Au mois de Juillet ça coule hein ! », ou, à l'inverse, lorsque

la cascade est prise par la glace « *au mois de janvier, de janvier à mars elle ne coule plus* », ou encore « *Quand c'est enneigé autour [...] c'est vrai qu'on ne l'entend pas pareil, oui. Elle [la cascade] est plus floconneuse* »).

À la suite de ces quelques considérations, j'aimerais revenir sur certaines [questions à l'origine de ce projet interdisciplinaire de recherche](#), à savoir celle du partage possible de l'écoute entre habitants et hydrologues et celle de l'élaboration de nouvelles modalités d'actions liées à des processus collectifs. Lorsqu'on considère **l'écoute habitante du Vénéon**, on remarque donc que celle-ci est à la fois **spatialisante et temporalisante : elle est toujours pensée en relation à un contexte physique modulé par des phénomènes occasionnels**. Les habitants, de par leur engagement immersif et l'attention portée au quotidien à leur environnement – par leur “auscultation” ordinaire journalière – ont connaissance d'une palette de signatures sonores de certaines configurations spatio-temporelles.

Cette écoute s'inscrivant à une échelle locale, on pourrait ainsi penser qu'elle dit peu de la rivière prise dans sa globalité, à une échelle plus large. Néanmoins, puisque tout phénomène situé en amont a des répercussions en aval sur le reste de la rivière, ne pourrions-nous pas imaginer qu'il puisse se dégager un savoir cumulatif lié à l'association de l'écoute d'habitants répartis au fil de la vallée ? Et il se pourrait aussi que ce savoir sensible aux modulations de l'environnement puisse, d'une part, être au service des hydrologues s'intéressant aux comportements du Vénéon, et d'autre part, être à l'origine de modalités d'actions, notamment en cas de crue. À voir...

En écho à ces propositions et en guise d'ouverture, je souhaiterais citer quelques propos de David Abram qui revient, dans la conclusion de son ouvrage, sur le rôle central que joue l'échelle locale – celle du rapport kinesthésique au lieu – dans la mise en œuvre du lien entre perception, action et participation dans et pour son environnement :

« En contraste avec le caractère apparemment illimité, global du monde technologiquement interconnecté, le monde sensuel – le monde avec lequel nous interagissons directement, sans instruments – est toujours local. Le mode sensuel est le sol particulier sur lequel nous marchons, l'air que nous respirons ».

« Les sens sont en rapport de réciprocité intime : lorsque nous touchons l'écorce d'un arbre, nous sentons l'arbre *nous toucher nous* ; lorsque nous prêtons l'oreille aux sons locaux et que nous accordons notre nez aux senteurs saisonnières, le lieu, en retour, s'ajuste progressivement à nos sens. Les sens, en d'autres termes, sont la principale manière qu'a la terre d'informer nos pensées et de guider nos actions. Les énormes programmes centralisés, les initiatives globales et les autres solutions *top down* ne suffiront jamais à restaurer et à protéger la santé de la terre animée. *Car c'est seulement à l'échelle de nos interactions directes, sensorielles avec ce qui nous entoure que nous pouvons de manière appropriée discerner les besoins urgents du monde vivant et leur répondre* ».

Citations issues pages 338 (pour la première) et 341 (pour la seconde) de : David ABRAM. *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Paris : Éditions La Découverte, 2013 [1996]. 347 p. Collection « Les empêcheurs de tourner en rond », dirigée par Philippe Pignarre.

[1] Ici et par la suite, les propos cités en italique sont issus des différents entretiens réalisés auprès des habitants et des professionnels de la vallée (entretiens individuels ou entretien collectif sur écoute réactivée).

Pour citer ce billet : Brayer, Laure, « Entendre les espaces et les temps du torrent : contextualisation de l'écoute », *Le Cresson veille et recherche. A propos d'ambiances architecturales et urbaines* (Hypothèses.org), 17 mars 2015. [En ligne] <http://lev.hypotheses.org/9446>



[Laure Brayer](#)

Architecte, Docteur en Architecture, Chercheure Contrat CNRS au CRESSON - UMR CNRS 1563 "Ambiances architecturales et Urbaines" - ENSA Grenoble

[More Posts](#)